

# MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : le *Spahi*, poème lyrique en quatre actes, d'après le roman de M. Pierre Loti, par MM. Louis Gallet et André Alexandre, musique de M. Lucien Lambert.

Cet ouvrage est arrivé à l'Opéra-Comique par une voie inattendue : par la voie du concours musical de la Ville de Paris. On sait que les musiciens y peuvent présenter telle œuvre inédite, vocale et instrumentale, qu'il leur convient, symphonie avec chœurs, cantate ou drame. Le jury couronne la partition la meilleure et la Ville alloue dix mille francs pour son exécution. Cette fois, les suffrages s'étant ralliés sur une pièce de théâtre, c'est au théâtre que nous sommes conviés à l'entendre. M. Carvalho a reçu le *Spahi*, l'a soigneusement mis en scène et a délégué la direction de l'orchestre à son nouveau *capelmeister*, M. Alexandre Luigini. Tout serait pour le mieux, en somme, si les quatre actes répondaient aux espérances en éveil.

Malheureusement, nous ne saurions cacher notre mécompte. Le *Spahi* est un drame tout de surface et d'à-peu-près, dépourvu d'accent personnel, de caractère et de vraie couleur. On dirait d'une improvisation faite, en quelques semaines, par un homme bien au fait des ressources musicales, mais accomplissant une tâche imposée, n'ayant ni le temps, ni le goût de rien approfondir. J'ai oui parler d'une *Brocélyande*, donnée, il y a cinq ou six ans, par M. Lucien Lambert, au théâtre des Arts de Rouen, comme d'une œuvre de jeunesse où ne manquaient ni la verve, ni le sentiment poétique. Il est regrettable, en ce cas, que l'artiste n'ait point tenu les promesses de son début. Sa nouvelle partition est de celles qui doivent être jugées sévèrement pour des raisons que l'on verra tout à l'heure.

\* \*

L'action du poème s'emprunte à un roman très connu de M. Pierre Loti, conçu selon la méthode ordinaire de cet auteur, mais d'où se dégagent certaines impressions tout ensemble vives et subtiles. M. Loti a inventé un mode de fiction ethnographique réductible à cette donnée essentielle : un jeune Français, dépaycé dans quelque terre lointaine, au pittoresque violemment tranché, s'éprend d'une jolie indigène et, durant six mois, l'associe à son existence. Tout l'intérêt est dans le contraste des idées, des cœurs, des mœurs et des humeurs que l'amour met aux prises en des milieux curieusement bigarrés. Cette conception, exploitée par l'écrivain à travers une déjà nombreuse série de livres, est venue à la scène lyrique avec la *Lakmé* de Léo Delibes et, plus tard, la *Madame Chrysanthème* de M. André Messager. Le *Spahi* est donc le troisième essai d'adaptation musicale d'un genre de conte littéraire où les effets se renouvellent surtout par le changement d'ambiance.

En principe, j'aime fort peu les transpositions de récits ou de pièces dramatiques en poèmes d'opéra. Assurément, les transpositeurs pourraient se borner à reprendre le thème général et en tirer une affabulation entièrement libre, totalement recréée et adaptée à son but ; mais c'est ce qu'ils ne font guère. Au lieu d'imaginer, ils s'attachent à reproduire, vaille que vaille, n'hésitant pas à déformer ce qui se déroberait à leur cadre étroit. On a, de la sorte, des réductions bâtarde, de grossiers arrangements, esquisse charbonnée sur laquelle le musicien étendra ses enluminures.

A plus forte raison en est-il ainsi lorsqu'il s'agit d'une vision très légère, au charme aisément évaporé dès qu'elle n'est plus confiée au prestige des paroles originales. Plus d'enveloppe magique et point de personnages consistants, point de drame solide, plus rien de ces détails menues, touchants, frappants où se peint l'humaine intimité, une et si diverse, invariable et si pleine d'imprévu. Quel plaisir trouverons-nous à ce canevas flasque et neutre comme un ballon dégonflé ?

\* \*

Le *Spahi* nous fait assister à l'aventure d'un gars des Cévennes, enrôlé, pour son temps de service militaire, parmi les manteaux rouges du Sénégal. Robuste, il a besoin de dépenser en tout sa force héroïque, se jetant à la guerre, se ruant à l'amour et, toujours poursuivi, néanmoins, du regret de son pays natal. Une courtisane, qui l'affolait, l'abandonne. Une petite négresse qu'il n'avait jamais daigné regarder, s'émamoure de lui. Un jour, à l'ombre d'un baobab, il subit la griserie de cette beauté noire, ingénue et sauvage. Pour acheter des bijoux, afin de lui plaire, tout semble permis à cette fille du désert : elle dépouille son soldat d'une faible somme d'argent, économisée par lui à l'intention de sa famille. Ivre de colère, le spahi la chasse sans qu'elle comprenne son méfait. Et, quelques jours plus tard, la mort le prend, en un combat où triomphe la France, et la douce esclave est là pour recueillir son pardon sur ses lèvres avec son dernier soupir.

Voilà tout le sujet. Je conviens qu'il était difficile de nous présenter, au théâtre, la claire déduction de ces amours particulières où les amoureux obéissant chacun à son destin et à la loi de sa race, vivent un songe mortel, mutuellement incapables de s'expliquer l'un l'autre. Au demeurant, faute d'analyse, la poésie même du roman s'évanouit. Le type du Spahi souffre principalement du raccourci forcé de toute chose. Combien nous avons peine à ne pas trouver un peu ridicule ce maréchal des logis sentimental, qui ne cesse, entre son dépit de l'abandon de sa courtisane et sa tendresse pour la fille noire, de nous entretenir plaintivement de son village, du carillon de la vieille église, de la musique des sources, du chant des grillons dans les prés et de la quenouille de sa mère ! La vraie fiction de M. Loti a disparu, et l'on a eu tort de compter sur la musique pour nous en rendre l'illusion. La musique dégage, quand elle est belle, le sens des faits d'un poème : elle ne supplée pas à l'insuffisance des présentations.

\* \*

M. Lucien Lambert avait devant lui, comme élément principal, un épisode passionnel peu cohérent. Comme éléments pittoresques, on lui fournissait des oppositions de chants orientaux et de chants européens, des refrains de bivouac et des échos de prières musulmanes. Les personnages secondaires qui traversent le drame sont un second sous-officier de spahis et un fanatique marchand nègre. Le musicien, à l'endroit des caractères, a pris, d'abord, le parti de n'en dessiner aucun. Il a écrit des pages, des pages, des pages autant qu'il en fallait pour arriver à la fin. Le ton musical suit à peu près le ton des paroles. On sent l'artiste sûr de lui, travaillant sans fatigue, évitant de se tourmenter. Ça et là, par grâce d'état, il rencontre une phrase heureuse, un commencement d'émotion. Puis, c'est le flot d'eau tiède qui coule encore.

Si le sentiment mélodique est généralement impersonnel, l'esprit symphonique est absent de l'œuvre. Le musicien était maître de faire peu d'usage des leit-motifs, et de fait, il n'est pas allé au delà de quelques rappels. Mais ses accompagnements même ont souvent peu d'intérêt, et son orchestration, de sonorité agréable en soi, nous laisse, par le fond, tout à fait indifférents.

Au résumé, malgré des passages aimables et en dépit d'une écriture habile, le *Spahi* est un ouvrage en retard, sans volonté, sans hauteur, d'idéal et sans fraîcheur. M. Lucien Lambert a-t-il craint d'effaroucher le jury de la Ville de Paris, en se livrant tout entier ? Au résultat, il s'est si bien réservé que nous l'attendrons à son prochain ouvrage pour savoir ce qu'il fait de sa jeunesse.

Les quatre rôles de la pièce sont tenus avec

talent, par Mile Gairaudon, vraiment charmante sous les cheveux crépus de la négresse amoureuse « au charme d'amulette » ; par M. Badiali, qui représente le gars cévenol, et par MM. Carbonne et Gresse fils, incarnant le premier un sous-officier jovial et le second le farouche marchand nègre. Je passe sur les chœurs, qui ont été bons, mais je salue avec sympathie la présence au pupitre de M. Luigini, chef d'orchestre plein de talent et d'expérience, désormais le collègue de M. Danbé.

Fourcaud

---

**HOTEL DE VILLE**